

II

BLESSURE SECRÈTE

Malcœur voulut ouvrir la porte du salon, mais Point-Joubert, craignant sans doute d'être trop près de ses enfants et des serveurs, dit à son ami, d'une voix étouffée :

— Montons.
Jude garda sous le sien le bras de Point-Joubert, et tous deux gravirent l'escalier. La porte de la chambre de René s'ouvrait en face; celui-ci en franchit le seuil en chancelant, poussa le verrou intérieur, puis il se jeta dans un fauteuil et resta un moment la tête ensevelie dans ses mains; sa poitrine se soulevait avec violence, et le bruit de sanglots contenus parvint à l'oreille de Malcœur.

Debut en face de son ami, il le contemplait avec une fixité dans laquelle la compassion avait certainement moins de part que la curiosité. Peut-être même, cet homme aux appétits mal satisfaits, et dont le cœur couvait plus d'une envie, trouvait-il une sorte de revanche à voir cet heureux, ce millionnaire, brisé, vaincu, pleurant comme une femme. Cette explosion de douleur le surprenait sans l'émouvoir, et cependant ce fut d'une voix imprégnée de pitié qu'il dit à Point-Joubert :

— Ne peux-tu donc me confier la cause de ce grand désespoir ? Ne puis-je rien pour le soulager ?

René Point-Joubert releva la tête, puis répondit à son ami, d'un accent ému :

— Merci, c'est en toi que j'espère ; je sais combien je puis compter sur ton dévouement.

— Tu devrais dire ma reconnaissance.

— Il en est tant pour qui elle semble un fardeau.

— Parle, ami, et confie-moi comment je puis t'être utile.

— Je dois d'abord commencer par te raconter des choses que tu ignores, et la phase rapide de ma vie pendant laquelle je goûtais le bonheur dans ce qu'il a de plus complet.

— As-tu donc cessé d'être heureux ?

— Tu en jugeras après m'avoir entendu.

— Je t'écoute, dit Malcœur, en se rapprochant de René.

— Quand j'ai quitté Paris, dit celui-ci, d'une voix tremblante, qu'il s'efforçait d'affermir, j'allai à la Martinique, d'abord pour recueillir la succession d'un parent éloigné, ensuite, poussé par le besoin de voir et de connaître, qui fut une des passions de ma vie, et que, sans nul doute, je léguerais en héritage à mon fils. Toutes les chances favorisèrent mon voyage ; la mer était bleue comme le ciel.

Pendant plusieurs jours je refusai de la façon la plus absolue de m'occuper d'affaires ; je prenais possession de cette terre où goudrent les volcans, où les lianes se balancent en drapperies flottantes, où l'air plus chaud invite à la mollesse. Enfin, après une semaine, mon notaire, un excellent homme, obtint, non pas que je feuilletasse les parchemins qu'il s'obstinait à me remettre, mais que je me fisse présenter dans les maisons les plus importantes de la ville. J'aime peu le monde, une sorte de sauvagerie m'éloigne du mouvement et de tout ce qui tient à la vie factice. J'avoue cependant que le gracieux accueil des créoles me charma. Leur grâce, nonchalante, leur beauté étrange, l'harmonie de leur voix, exercèrent sur moi une sorte de fascination. Ou plutôt, dès que j'eus été reçu chez Mme Saville, et que j'eus vu sa fille Ina, je songai que cette enfant blonde et frêle serait pour ma vie la compagne rêvée.

La voix de Point-Joubert s'attendrit, il passa la main sur son front à plusieurs reprises ; puis, se relevant subitement, il ouvrit les deux panneaux cachant le portrait, et laissa en pleine lumière la charmante figure devant laquelle il pleurait souvent.

— Il me semble, dit-il, en reprenant sa place, que j'aurai plus de courage pour continuer cette triste histoire, si cette image reste devant mes yeux.

— Elle était bien belle ! dit Malcœur.

— Et meilleur encore ! s'écria Point-Joubert. Lors que je connus mon projet au notaire, il secoua la tête d'une façon significative et me dit, avec une sorte de brusquerie :

— Vous feriez mieux de ne point songer à ce mariage.

— La famille Saville n'est-elle point honorable ?

— Irréprochable, mon jeune ami.

— Vous-même trouvez Mlle Ina une personne accomplie

— Sans nul doute, mais...

— Mais quoi ?

— Vous êtes déjà deux fois millionnaires, la succession de votre oncle augmentera encore cette fortune, je ne vois pas pourquoi vous épouseriez Ina, dont la dot est fort modique. Sa mère garde l'apparence du bien-être, mais la pauvre femme, qui ne sut jamais l'apparence du bien-être, mais la pauvre femme, qui ne sut jamais compter, attaque le fonds quand le revenu ne lui suffit pas, et je crains bien que sa fille se trouve un jour presque tout ruinée.

— Men cher ami, répondis-je au notaire, ce que vous dites-là m'enchant ! Ai-je assez de bonheur de trouver Mlle Saville dans cette situation à demi précaire ! Songez donc avec quelle joie je la sauverai des privations que vous redoutez pour elle. Si Mme Saville en véritable créole, se laisse voler par son intendant et ne peut enrayer des dépenses trop élevées pour son revenu, ne serai-je pas ravi d'employer ces millions dont vous parlez, et rendre facile la vie d'une mère que je respecterai, et d'une femme à qui je donnerai tout mon cœur ?

— Vous êtes très jeune, me répliqua le notaire, et parlant très généreux ; Mme Saville vous a-t-elle jamais parlé de son mari ?

— Non, répondis-je, je sais seulement qu'elle est veuve.

— Ce que vous ignorez, le voici : sans qu'aucune cause eût provoqué en lui un dérangement de ses facultés, M. Saville était devenu fou. On assure, d'ailleurs, que son père était un maniaque.

— La folie n'a rien de déshonorant, répondis-je ; Dieu qui nous donne l'intelligence est libre de la couvrir d'un voile, de même qu'il a le droit d'arrêter les battements de nos cœurs. Mme Saville et sa fille ont dû beaucoup souffrir. Et ce que vous m'apprenez, loin de m'éloigner d'Ina, m'attache davantage à cette jeune fille.

— Ainsi, vous persistez dans votre projet ?

— Si complètement, que je vous supplie de demander pour moi la main d'Ina à sa mère.

Le notaire me prit les deux mains.

— Vous m'inspirez une grande, une très grande sympathie, me dit-il, mais je croirais trahir la confiance que vous mettez en moi, si je me rendais à votre prière. J'ai dû vous éclairer sur des faits que vous ignorez. Vous passez outre, c'est votre droit ; votre père est mort et vous avez l'âge d'homme, mais je ne crois point que le bonheur soit pour vous dans ce mariage, et ma conscience me défend de m'en occuper.

— Vos paroles sont graves, repris-je ; cependant vous ne gardez pas le silence sur un fait, je ne dirai point coupable, mais inavoué ?

— Non ! non ! Point-Joubert, j'ai révélé les seules choses capables de mettre empêchement à votre mariage, la ruine prochaine de la maison et la folie du père.

— J'agirai seul, dis-je ; tout en regrettant que vous me refusiez votre concours, je reste convaincu que vous croyez agir pour mon bien.

— Oui, oui, je vous le jure ! me dit-il, avec une cordiale étreinte.

Un mois plus tard, j'épousai Ina. Le digne notaire ne se crut pas obligé de s'éloigner de moi, pour cette raison que je ne suivais point ses conseils, mais il refusa de rédiger le contrat.

J'avais pris des arrangements tels que l'habitation de Mme Saville se trouva complètement dégragée de ses hyacinthes. Le jour où je devins le mari de sa fille ; mais ma bride mariée, je n'eus pas longtemps de la joie que lui causait cette surprise et le bon-